

ERIC
WALTERS



LA
RÈGLE
DE
TROIS

SURVIVRE COÛTE QUE COÛTE - TOME 3

RECTO
VERSC



APRÈS 60 JOURS DE *BLACKOUT*, L'ENNEMI EST PARTOUT!

Dans le deuxième tome de cette trilogie d'apocalypse qui déferle vers une conclusion à vous donner la chair de poule, l'endurance d'Adam et sa rationalité sont mises à rude épreuve. La panne catastrophique qui sévit à l'échelle planétaire depuis soixante jours a mis l'existence du jeune homme et des autres habitants du quartier fortifié d'Eden Mills sens dessus dessous. Même si un affrontement d'une violence sauvage a permis d'endiguer une menace surgie du dehors, Herb, le mentor aguerrri d'Adam, persiste à prendre des décisions toujours plus dévastatrices et contestables. Comme tous les autres, dont sa mère qui est chef de police, Adam se conforme à la volonté d'Herb. Mais quand une nouvelle menace qu'ils n'ont pas vue venir pèsera sur eux, ils ne seront pas prêts à y faire face, et quelqu'un devra payer le prix des erreurs d'Adam et de sa confiance mal placée.

Photographie : Sofia Kinachtchouk



ERIC WALTERS

est un auteur très populaire au Canada anglais. Après avoir enseigné au primaire, il a écrit et publié plus de 80 ouvrages de littérature pour la jeunesse. Il a aussi fondé Creation of Hope, une organisation caritative qui s'occupe des orphelins de la région de Mbooni, au Kenya. Il habite à Mississauga, en Ontario.

ericwalters.net

LA
RÈGLE
DE
TROIS

Édition: Pascale Morin
Révision: Patricia Juste
Correction: Joëlle Bouchard
Infographie: Andréa Joseph

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:
Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur: 450-674-6237
Internet: www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

08-16

© 2016, Eric Walters

Traduction française:
© 2016, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone: 514-523-1182

L'ouvrage original a été publié par Farrar
Straus Giroux sous le titre *The Rule of*
3 - Will to Survive

Imprimé au Canada

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2016
Bibliothèque et Archives nationales
du Québec

ISBN 978-2-924381-44-1

Gouvernement du Québec
– Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion
SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de
la Société de développement des
entreprises culturelles du Québec
pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide
financière du gouvernement du
Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada pour nos
activités d'édition.

ERIC
WALTERS

LA
RÈGLE
DE
TROIS

SURVIVRE COÛTE QUE COÛTE - TOME 3

Traduit de l'anglais (Canada)
par Marie-José Thériault

RECTO
VERSO

Une société de Québecor Média

*À tous ceux qui survivent
contre vents et marées*

1

— Je... je les ai tués ! ai-je bredouillé. Ils m'auraient fait prisonnier, alors... j'ai tiré.

Cela se passait sur le terrain de stationnement, dans le noir, en pleine nuit. Les deux hommes que j'avais tués à bout portant étaient dans l'avion juste à côté de moi. *Les deux hommes que j'avais tués.* Ces mots se bousculaient dans ma tête.

Je les avais tués. J'avais tiré sur eux avant qu'ils ne me tuent.

— Que s'est-il passé, Adam ? a demandé ma mère.

Elle était là, avec mon père et les jumeaux. Nous étions blottis les uns contre les autres. Ils s'efforçaient de m'apaiser, de me reconforter.

Howie, l'inspecteur sous les ordres de ma mère, se tenait un peu à l'écart.

Je tremblais de tous mes membres comme s'il avait fait un froid glacial, alors que la nuit d'été était juste un peu fraîche.

Les phares des voitures de patrouille rassemblées sur les lieux éclairaient la scène comme en plein jour. Je me trouvais sur le stationnement du centre commercial, ce même centre commercial où je venais naguère savourer une glace, faire quelques emplettes pour moi-même ou pour mes parents au supermarché, à la pharmacie ou à la boulangerie. L'endroit où je m'offrais une part de pizza.

Hormis le fait que ses boutiques étaient presque toutes à l'abandon, le centre commercial n'avait guère changé. Les seules

différences qu'on pouvait voir étaient la haute clôture qui délimitait ce côté de notre territoire, les sentinelles armées à la porte et, bien entendu, les deux cadavres dans l'avion.

Ces détails étaient plus incongrus que tout ce que j'aurais pu imaginer quand la panne de courant était survenue quelques mois plus tôt.

J'ai repris contenance à grand-peine. Les jumeaux – ma sœur et mon frère cadets – s'agrippaient à moi en pleurant.

— Je n'ai pas pu l'éviter, ai-je dit. Je les ai tués. Il le fallait.

— Qui as-tu tué ? a demandé mon père.

— Deux des prisonniers. Owen et Tim. Ils voulaient que je les aide à s'enfuir en avion.

— Seigneur ! s'est exclamé mon père.

— Ils ont tué les gardiens, ils se sont échappés et...

— Brett s'est échappé ? a fait ma mère.

L'expression de son visage trahissait son désarroi. Pis : sa peur.

— Oui. Tous les prisonniers se sont échappés. Brett et les autres ont dû escalader le mur. Ils sont peut-être déjà loin.

Reprenant instantanément son rôle de capitaine de la police, ma mère a hurlé des ordres à Howie qui s'est hâté de les transmettre aux gens qui faisaient le guet sur le mur. Puis elle s'est tournée vers moi.

— Mais, toi, qu'est-ce que tu faisais dehors en pleine nuit ?

— C'est à cause de Brett. Il était entré chez nous.

Ma sœur a eu un hoquet.

— Il était dans ma chambre. Il avait un couteau.

Les mots qui sortaient de ma bouche étaient invraisemblables, déconcertants. On aurait dit un cauchemar.

— Il m'a dit que si je refusais de le suivre sans faire de bruit, il me tuerait et il vous tuerait tous. Je n'ai pas eu le choix. Il a fallu que je parte avec lui.

— Mais pourquoi ? a demandé mon père. Pourquoi voulait-il que tu le suives ?

— Ce n'est pas moi qu'il voulait, mais mon avion. Dehors, nous avons rejoint six autres hommes. Brett a ordonné à deux d'entre eux de m'accompagner. Ils ont voulu me forcer à décoller avec eux à bord et...

Tout à coup, je me suis souvenu de quelque chose.

— Il faut aller voir Herb !

— Quoi ? a demandé ma mère.

— Ils ont tiré sur lui... Il a besoin d'aide... Il faut aller chercher le docteur ! Herb est peut-être encore vivant !

Je les ai repoussés et je me suis mis à courir. Ils m'ont rappelé, mais je n'ai pas pu m'arrêter. J'ai foncé à travers le stationnement jusqu'à la rue et j'ai dévalé la côte jusque chez Herb. Je l'imaginai dans son lit, plein de sang, après que deux des miliciens de Brett eurent tiré sur lui.

Mes jambes qui, quelques instants plus tôt, me supportaient à peine, tant elles tremblaient, étaient maintenant animées d'une énergie stupéfiante qui me poussait à fond de train. On aurait dit que je volais.

Un kart communautaire venait vers moi en grimpant la côte dans le vrombissement de son moteur de tondeuse : une des patrouilles motorisées allait voir ce qui se passait sur le stationnement après avoir entendu les coups de feu tirés durant ma bagarre avec les prisonniers. Je me suis jeté devant le kart en agitant les bras. Le conducteur a freiné brusquement et chassé de l'arrière en voulant m'éviter.

— J'ai besoin de votre véhicule ! ai-je crié à l'homme dont j'avais oublié le nom. Je vous en supplie !

Avant même qu'il n'ait eu le temps de réagir, je l'ai empoigné et tiré hors du kart avec une force surhumaine qui m'était venue d'une poussée subite d'adrénaline. Je me suis assis d'un bond, j'ai appuyé sur le champignon, fait demi-tour dans un crisement de pneus et foncé à toute allure.

Des images tournoyaient dans ma tête – la présence de Brett dans ma chambre, le couteau sur ma gorge, le sang, la fumée, les coups de feu dans l'habitacle du Cessna.

Puis j'ai eu une vision de Herb dans son lit, perdant du sang par toutes les blessures infligées par ses assassins. Pendant qu'il me gardait en otage dans la rue, Brett avait ordonné à deux de ses hommes de tuer Herb. En ressortant de chez lui, ceux-ci ont affirmé l'avoir abattu dans son sommeil.

C'était impossible qu'il ait survécu.

Pourquoi ai-je attendu si longtemps avant d'intervenir ?

Si Herb était mort, j'en serais tout autant responsable que les prisonniers qui s'étaient servis des armes automatiques volées aux gardes qu'ils avaient tués.

J'ai viré trop brusquement dans ma rue ; j'ai perdu le contrôle, et le kart a failli se renverser, mais, en me forçant à lâcher l'accélérateur, j'ai pu le stabiliser. Ensuite, le véhicule a grimpé sur le trottoir en traçant un sillon dans la pelouse transformée en potager où l'on venait de récolter le soja. J'ai freiné à fond avant de percuter la porte du garage de Herb.

J'ai bondi hors du kart sans éteindre le moteur et je me suis jeté sur la porte que les hommes de Brett avaient laissée entrouverte en s'enfuyant.

— Herb !

Il n'y avait pas de lumière. J'ai escaladé les marches deux par deux, j'ai trébuché, je suis tombé, j'ai continué à me hisser à quatre pattes jusqu'à l'étage.

— Herb !

Discernant dans la pénombre une porte de chambre entrebâillée, j'ai foncé dessus.

Je l'ai vu... étendu... sous les couvertures... immobile... une ombre noire.

Du coup, l'adrénaline s'est résorbée et je me suis mis à trembler comme une feuille. M'approchant doucement, j'ai tendu la main pour prendre la couverture, terrifié à la pensée de ce qu'elle me cachait. J'avais vu beaucoup de cadavres depuis quatre mois, mais jamais celui d'une personne qui était pour moi comme un membre de ma famille.

En retirant la couverture, j'ai distingué une forme sombre sur le lit. Elle ne bougeait pas. *Il* ne bougeait pas. Mon cœur a tressailli, mais il fallait que je réagisse. J'ai allongé le bras sans presque m'en rendre compte et touché la forme. C'était doux, on aurait dit...

La lumière a jailli, m'aveuglant ; j'ai fait volte-face en protégeant mes yeux avec ma main.

— Adam.

C'était une voix que je connaissais bien.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il se tenait là, pistolet au poing, l'air vaguement surpris. J'ai cligné des yeux, regardé l'arme, puis l'homme. Herb.

Avant qu'il n'ait eu le temps d'ajouter quelque chose, j'ai titubé vers lui et je suis tombé dans ses bras en sanglotant.

2

Je buvais bruyamment le café en tenant la tasse à deux mains. Nous en avions très peu. De savoir qu'un jour viendrait où nous en manquerions ne le rendait que meilleur. Je ne tremblais presque plus, mais par moments mon corps était secoué de convulsions soudaines – la terreur, la stupéfaction et l'incrédulité combinées en moi me donnaient l'impression d'avoir été plongé dans un bain d'eau glacée.

C'était trop. Trop soudain, trop énorme, trop immense, trop funeste. Les scènes que j'avais vécues plus tôt se bousculaient dans ma tête, mais en accéléré. L'équivalent de toute une vie de cauchemars m'assaillait sans répit pendant qu'assis à la table de la cuisine je buvais du café chaud et sucré.

Herb était avec moi. Il m'avait aidé à descendre l'escalier de sa maison ; sans doute avait-il dû me porter. Quand mes parents, mon frère et ma sœur sont arrivés, nous sommes tous allés chez nous, à la porte à côté. Je n'ai pu leur relater que des bribes de ce qui était arrivé.

À l'étage, mon père s'efforçait de calmer les jumeaux tandis que ma mère était retournée sur les lieux de mon crime faire son travail de chef du quartier.

Quatre mois plus tôt, avant que notre univers ne soit plongé dans le noir, ma mère était capitaine d'un poste de police du voisinage. Maintenant, Herb et elle étaient nos dirigeants, responsables de la sécurité et du bien-être des mille six cents habitants de ce quartier fortifié.

— Il faut que tu manges quelque chose, a dit Herb.

— Je n'ai pas faim.

— C'est sans importance. Tu ne peux pas rester l'estomac vide. Mange un peu de pain.

Il a ouvert un vieux sac de plastique sur le comptoir et coupé une tranche de pain. La boulangerie, désormais en pleine activité, produisait un pain au goût surprenant mais délicieux avec des céréales et des grains récoltés dans les champs et les bois au-delà des murs.

Herb m'a tendu le pain.

— J'ai l'impression d'être servi par un fantôme, ai-je dit.

— Si Brett n'avait pas raté son coup, j'en serais un.

— Je ne comprends toujours pas. Pourquoi n'étiez-vous pas dans votre lit ?

— Je dors dans une pièce de sécurité.

— La petite pièce du sous-sol avec le miroir sans tain ?

Je connaissais cette pièce, mais je ne me souvenais pas qu'elle ait été assez vaste pour qu'on y installe un matelas.

— Une pièce dotée d'une fenêtre n'est pas très sûre. J'ai une autre pièce secrète, avec une porte en acier, des murs en parpaings et son propre système de ventilation. Elle est à l'épreuve des balles et faite de matériaux si denses qu'elle est pratiquement insonorisée. Rappelle-moi de te la montrer.

— C'est là que vous dormez ?

— Je suis sans doute un peu parano, mais je n'arrive pas à dormir dans ma chambre depuis quelques semaines, depuis que nous avons arrêté Brett et ses rebelles, en fait... Je crains toujours que quelqu'un essaie de s'en prendre à moi.

Je n'ai pu retenir un rire.

— Quelqu'un a essayé !

— Un peu de paranoïa a du bon. Je me doutais que je serais le premier que Brett chercherait s’il parvenait à s’échapper.

— Ce n’était pas lui. Il a confié le sale boulot à deux de ses hommes. Ils lui ont dit qu’ils vous avaient abattu.

— Ils ont abattu un pantin. Mais ils n’ont pas regardé sous la couverture pour s’assurer que j’étais bien mort, car ils s’en seraient rendu compte. Je ne les ai pas entendus entrer. Ils ont dû utiliser un coussin pour étouffer le bruit des coups de feu.

— Vous m’avez pourtant entendu entrer, *moi*.

— Tu as fait assez de bruit pour réveiller les morts. Mieux : tu as *effectivement* réveillé un mort.

Il m’a fait un petit sourire. J’ai tenté de le lui rendre, mais je pense n’avoir réussi qu’à grimacer.

— Je regrette seulement de ne pas être ressuscité assez tôt pour te protéger, Adam.

— Je me suis protégé moi-même.

J’ai fermé les yeux pour chasser l’image de moi en train de faire feu sur les deux hommes dans l’habitacle du Cessna. Était-ce mon imagination ? Une odeur de poudre m’emplissait les narines.

— Je me suis mal exprimé. Je veux dire : pour t’épargner ce que tu as dû faire.

— C’était nécessaire.

— Ça ne rend pas les choses plus faciles.

— Brett leur avait dit que je n’aurais pas le cran d’appuyer sur la gâchette.

— Brett ne comprend pas que tuer quelqu’un demande beaucoup plus que du cran. Tu as du cran depuis toujours, mais tu as aussi le courage de ne pas renoncer à tes principes moraux. Ce n’est pas sans regret ni remords que tu as enlevé la vie à ces hommes.

— Je ne ressens ni l'un ni l'autre, ai-je répondu en secouant la tête. À vrai dire, je ne ressens... rien.

— C'est bien de ne rien ressentir aujourd'hui. Demain, ce sera une autre paire de manches. Il faudra que tu viennes me parler et...

Quelqu'un a ouvert la porte. Nous avons tous les deux saisi notre arme. La paranoïa était soudain beaucoup plus que de la paranoïa.

Nous avons entendu la voix de ma mère et celle de Howie.

— Nous sommes ici ! a crié Herb.

Ma mère est entrée dans la cuisine avec son lieutenant et est accourue me prendre dans ses bras. Ensuite, elle et Howie se sont assis à la table pendant que Herb leur servait du café.

Nous sommes restés silencieux un moment. J'entendais le murmure de la voix de mon père, qui lisait une histoire aux jumeaux à l'étage. J'avais sommeil. Je crois même m'être assoupi quelques secondes, assis sur ma chaise. Quand j'ai rouvert les yeux, mon père nous avait rejoints.

— Combien de pertes chez les nôtres ? a demandé Herb.

— Cinq des six gardiens de prison sont morts, a répondu Howie. Le docteur Morgan soigne le sixième à la clinique.

— Je croyais qu'il avait seulement été ligoté ? ai-je remarqué.

— Ligoté, a précisé Howie, puis forcé d'assister à l'exécution des autres. Il les a vus mourir les uns après les autres, après quoi Brett lui a braqué son pistolet sur la tempe et a pressé la détente, mais le coup n'est pas parti. Le gardien est devenu comme fou. Le docteur a dû lui administrer une forte dose de calmant.

— Pauvre homme, a soufflé mon père. Il a tout de même de la chance d'être encore vivant. Je suppose que l'arme s'est enrayée ?

- Non, ai-je dit. C'était une exécution bidon.
- Quoi ? a fait ma mère.
- Brett a fait semblant de vouloir l'exécuter.
- Mon père a posé sur moi des yeux étonnés.
- Quelle sorte d'homme ferait une chose pareille ?
- Un psychopathe, a affirmé Herb.
- Seul un psychopathe pourrait tuer de sang-froid des hommes ligotés et sans défense, a ajouté mon père.
- Brett ne les a pas tués, ai-je rectifié.
- Tous les regards se sont tournés vers moi.
- Tim et Owen m'ont dit que Brett avait ordonné à ses sbires de s'en charger.
- Pourquoi aurait-il fait ça ? s'est étonné mon père. Ligotés, ils n'étaient pas dangereux.
- Il l'a fait pour que ses hommes ne puissent pas faire marche arrière, a expliqué ma mère.
- Exactement comme les groupes terroristes obligent des enfants à tuer leurs parents avant de les kidnapper pour en faire des soldats, a observé Herb. Pour que ces enfants ne puissent jamais rentrer chez eux.
- Mais pourquoi ne les a-t-il pas tous fait tuer ? a insisté mon père. Pourquoi en a-t-il épargné un ?
- Pour qu'il y ait un témoin qui puisse nommer les responsables de cette tuerie, ai-je supposé.
- Plus encore, pour répandre la terreur, a dit Herb. Les Gurkhas, ça vous dit quelque chose ?
- Un groupe ethnique de l'Inde ? a suggéré mon père.
- Ce sont des guerriers népalais, des soldats professionnels depuis de très nombreuses générations. On les dit parmi les

plus courageux et les plus meurtriers au monde. Une de leurs tactiques préférées, dans les temps anciens, consistait à se glisser en catimini dans le camp ennemi la nuit, puis d'entrer dans les tentes et de trancher la gorge des hommes endormis. Mais ils en épargnaient toujours un ou deux pour qu'au réveil ceux-ci découvrent leurs camarades assassinés.

— Pourquoi les Gurkhas ne tuaient-ils pas tout le monde ? a demandé Howie.

— Laisser vivre des témoins était plus efficace, puisque les survivants pouvaient raconter l'horreur de ce qu'ils avaient vu. Leurs récits arrivaient aux oreilles d'innombrables soldats et les pétrifiaient de peur.

— Vous pensez que Brett essaie de nous terroriser ? s'est enquis Howie.

— Il veut que nous le craignons, a répondu Herb. Et nous devons le craindre.

— Mais que peut-il contre nous ? a objecté mon père. Il est seul avec ses quatre hommes, et je parie qu'ils vont fuir loin d'ici.

— Erreur, a fait Herb. Ce n'est pas fini.

— Et ils sont plus que cinq, ai-je ajouté.

Le moment était venu de leur dire ce que je gardais pour moi depuis mon face-à-face avec Brett plus tôt dans la soirée. C'était sûrement la pire nouvelle de toutes.

— Brett a conclu une alliance avec le colonel et ce qui reste de sa division.

Je parlais des impitoyables bandits qui avaient voulu nous exterminer quelques semaines auparavant, l'ennemi que nous avions attaqué plus d'une fois.

— Ils ont réintégré leur base, ai-je poursuivi. C'est là que les hommes de Brett voulaient me forcer à aller.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai, a lancé Howie.

— C'est la vérité.

— Tu en es sûr ? a demandé Herb.

— Oui. Tim et Owen me l'ont dit avant que je...

Les mots sont restés coincés au fond de ma gorge.

— Avant que tu parviennes à *leur échapper*, a conclu mon père.

— C'est beaucoup plus grave, dans ce cas, a déclaré maman.

— Beaucoup plus grave, en effet, a approuvé Herb. Brett fait maintenant partie d'un groupe dont nous connaissons la force, un groupe meurtrier et dangereux. En outre, il sait tout de notre fonctionnement, de nos défenses, de nos positions, il connaît nos effectifs et leur niveau d'entraînement, et il sait en quoi consiste notre arsenal. Il sait tout et, pour finir, il veut se venger.

— Dans ce cas, a fait ma mère, il faut tout changer.

S'adressant à Howie, elle a enchaîné :

— Intervertissez les postes de garde, modifiez l'heure de la relève, renforcez l'armement des murs. Je veux que tout soit fait autrement.

— Tout de suite, a dit Howie. J'ai déjà quelques idées.

— Il y a encore autre chose que nous devons faire sur-le-champ, est intervenu Herb.

— Voulez-vous convoquer une réunion d'urgence du comité ? a demandé ma mère.

— Nous n'en avons pas le temps. Il faut agir sans tarder.

— De quoi s'agit-il ?

Herb n'a pas répondu tout de suite. Au bout de quelques longues et lourdes secondes, il s'est enfin expliqué :

— Puisqu'ils s'attendent à ce que le Cessna atterrisse à leur base d'opérations, il ne faut pas les décevoir. Et même leur donner beaucoup plus que ce qu'ils veulent.

Une demi-heure plus tard, mon père, Herb et moi étions à côté du Cessna, le vieil avion que nous avons ramené chez nous plusieurs semaines auparavant après avoir investi la base de la Division et constaté que les troupes l'avaient désertée. L'avion avait été abandonné dans un hangar en raison de son moteur défectueux. Nos mécaniciens et nos ingénieurs l'avaient réparé et s'étaient assurés qu'il pouvait voler.

Monsieur Nicholas, un des ingénieurs du quartier et mécanicien hors pair, achevait l'inspection prévol. Nous l'avions tiré du lit pour ce faire.

— Je continue de croire que c'est moi qui devrais le piloter, a dit papa.

— Vous le piloteriez si c'était un avion à réaction, a déclaré Herb, mais Adam a cumulé plus d'heures que vous aux commandes d'un Cessna.

— Si seulement...

Papa s'est perdu dans ses pensées et j'ai dû détourner les yeux. Je ne pouvais pas me laisser gagner par l'émotion. Pas maintenant. Herb lui a touché le bras.

— Si seulement vous pouviez affronter le danger à sa place ? a-t-il demandé.

Mon père a fait signe que oui.

— Tout ira bien, je vous le promets.

— Je compte sur vous, a répondu mon père. Tenez parole.

— Vous, Adam et monsieur Nicholas avez inspecté l'avion. Tout est en règle. On sera de retour au sol dans moins de deux heures.

— J'aurais tout de même préféré que le Cessna fasse encore quelques vols dans les alentours avant de franchir une aussi grande distance, a ajouté mon père. Juste pour être sûr qu'il est parfaitement navigable.

— Les balles n'ont touché aucun point sensible. Seul le fuselage a été atteint.

Herb n'a pas dit que certaines balles avaient d'abord traversé de la chair humaine avant d'atteindre l'enveloppe métallique de l'aéronef.

— Si on a des problèmes, a-t-il repris, on interrompra le vol pour revenir tout de suite. L'ennui, c'est qu'on n'a pas beaucoup de temps. Il faut être à la base avant Brett.

Brett et les autres fuyards se déplaçaient sans doute encore à pied. S'ils ne s'étaient pas emparés d'un des rares véhicules qui roulaient encore, il leur faudrait six bonnes heures au moins pour atteindre la base.

— Pourquoi est-il si important de le battre de vitesse, puisqu'il vous attend ? s'est enquis mon père.

— Il s'attend à ce que l'avion soit déjà au sol quand il arrivera. S'il n'y est pas, cela éveillera ses soupçons. Notre sécurité repose sur l'élément de surprise, mais aussi sur la présence du Cessna.

Mon père a acquiescé, mais il semblait dubitatif.

— Nous serons vite de retour sains et saufs, vous verrez, a dit Herb.

Papa a serré la main qu'il lui tendait. Il m'a ensuite serré dans ses bras avant de se rendre à l'un des postes d'observation du périmètre de sécurité pour nous regarder décoller.

Je comprenais ses doutes. Je ne tenais pas du tout à faire ce que nous nous apprêtions à faire, mais nous n'en avions pas le choix. Il n'aurait servi à rien d'attendre. C'était maintenant ou jamais, et le maintenant semblait l'emporter.

J'ai effleuré du doigt une trace de balle sur le fuselage, du côté du pilote. Comment diable avais-je pu causer ce dommage à cet endroit, du côté de l'avion où j'étais assis ? Puis j'ai compris que le coup n'était pas venu de moi, mais de Tim ou d'Owen. C'était arrivé si vite, en quelques secondes à peine ; je ne m'étais pas rendu compte que je n'avais pas été le seul à tirer. Après avoir été atteints, ils avaient peut-être pressé la détente par réflexe, un coup ou deux étaient partis, puis ils étaient morts.

Avec réticence, j'ai ouvert la porte de l'avion et j'y suis monté.

Les corps n'y étaient plus, évidemment, et l'on s'était efforcé de nettoyer toute trace de sang et de viscères, mais une odeur persistait – poudre à canon et quelque chose de plus sinistre. Une odeur de mort ? En ajustant mon harnais, j'ai jeté un coup d'œil par-dessus le tableau de bord, puis, à ma gauche, par la fenêtre en plexiglas. Tout à côté du vieux glacier Baskin-Robbins, les deux dépouilles gisaient sous une bâche en attendant l'équipe qui les transporterait par-delà le mur est jusqu'au cimetière où elles seraient inhumées plus tard dans la journée. Je n'arrêtais pas de les regarder. Je me demandais si...

— Adam ?

J'ai tourné la tête. Herb, sur le siège voisin du mien, bouclait sa ceinture.

— Tu te sens bien ?

— Oui... très bien... Ça ira.

— Je n'en doute pas. Tes passagers comptent sur toi.

Blotti à ses pieds, il y avait notre second « passager », un cylindre en métal pas plus grand que la bombonne de propane d'un barbecue portatif mais beaucoup plus meurtrier, puisqu'il renfermait une grande quantité d'explosif plastique en provenance du sous-sol de Herb. Il faisait déjà partie de son arsenal avant que tout cela n'arrive.

Nous transportions une bombe. Une bombe faite d'explosifs entreposés dans la maison voisine de la nôtre. Le fait de savoir que mon voisin gardait chez lui depuis tant d'années des grenades, des fusils de gros calibre, des lunettes de vision nocturne, des milliers de munitions et des explosifs plastiques était pour le moins déconcertant.

— Ça irait mieux si tu démarrais le moteur, Adam,

— Oui, bien sûr... Je vérifiais les instruments.

Je mentais – en sachant que Herb n'était pas dupe.

J'ai ouvert la conduite carburant, tiré la manette des gaz et mis le contact. Le moteur a vrombi. J'ai enfilé mon casque. Il a étouffé le bruit du moteur, mais le sifflement qui m'écorchait les oreilles depuis les coups de feu est revenu.

Nous avons roulé en cahotant hors du stationnement et dans la rue, puis nous avons franchi la porte. Les gardes, solennels et graves, nous ont fait signe d'avancer. Ils ignoraient nos intentions et ne connaissaient tous les détails de ce qui était arrivé, mais ils étaient au courant de l'évasion et de la mort des deux prisonniers, et ils savaient que Brett et ses sbires avaient tué leurs gardiens. Bientôt, tout le quartier le saurait. Ma mère se chargeait en ce moment même d'annoncer aux familles des victimes que celles-ci avaient perdu la vie dans l'exercice de leurs fonctions. Que deux des fuyards avaient aussi été tués leur

importerait-il ? Qu'il existe tout de même une certaine forme de justice leur apporterait-il une certaine consolation ?

Sans doute pas.

J'ai stoppé l'avion dans la promenade Erin Mills qui longe le mur ouest de notre quartier de banlieue hautement fortifié. Quatre cents mètres de bitume s'étendaient devant moi. Le soleil allait bientôt se lever. C'était bien de pouvoir décoller et voler à la clarté du jour, mais mauvais pour ce que nous nous apprêtions à faire. L'obscurité nous aurait camouflés.

J'ai regardé le mât planté dans la pelouse d'une maison sise juste au-delà du périmètre de sécurité. Un drapeau y pendouillait. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent. Par réflexe, j'ai actionné le manche dans un sens et dans l'autre pour vérifier le mouvement des gouvernes. Tout semblait fonctionner normalement.

J'ai poussé la manette des gaz ; le moteur a rugi aussitôt et l'hélice bourdonnante nous a poussés de plus en plus vite sur la piste jusqu'à la vitesse de décollage. Quand l'avion a quitté le sol, la vibration des roues s'est arrêtée d'un coup. J'ai tiré le manche vers moi et nous avons rapidement entamé notre ascension.

J'ai eu envie de faire un tour au-dessus du quartier pour m'assurer que tout fonctionnait normalement, mais j'y ai renoncé : je voulais en finir sans tarder. J'ai brusquement viré sur l'aile et mis le cap sur notre destination. Plus vite nous y serions, plus vite nous en aurions terminé de notre mission.

Nous volions presque franc est, dans le soleil levant. L'astre était encore sous l'horizon, mais un fin trait de lumière, une mince lueur rougeâtre épousait devant nous la courbure de la terre.

— En temps normal, nous arriverions sous le couvert de la nuit sans que l'ennemi nous attende et ce serait à notre avantage, a dit Herb dans son casque radio. Aujourd'hui, c'est justement le fait que l'ennemi nous attend qui joue en notre faveur. En tout

cas, il s'attend à ce Brett arrive à la base à bord de cet avion à un moment donné.

— Je n'y avais pas pensé. Nous n'avons pas besoin de l'obscurité, en effet.

— Ils viendront plus nombreux nous voir atterrir en plein jour. C'est tant mieux. Imagine... Brett lève peut-être la tête vers nous à cette seconde précise, tout heureux de nous voir approcher. Mais il se demande peut-être aussi pourquoi l'avion a tant tardé à décoller.

Je voyais mentalement Brett et ses hommes courir vers leur camp comme des rats vers leur nid.

— S'ils avaient réussi leur coup, si j'avais piloté l'avion jusqu'à la base, quand m'auraient-ils tué, d'après vous ?

— Ils t'auraient laissé la vie sauve tant et aussi longtemps que tu aurais pu leur servir de pilote ou d'otage. Plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Mais tu aurais sans doute préféré mourir.

— Rien de cela ne serait arrivé. Même s'ils m'avaient forcé à décoller, je n'aurais pas atterri docilement à la base. Je savais que je n'y serais pas mieux que mort. Il n'était pas question que je crève tout seul ou que je leur cède mon avion.

— Tu te serais écrasé délibérément ?

J'ai acquiescé. J'étais sûr que c'est ce que j'aurais fait.

— Ça aurait été une décision extrêmement pénible, mais je te crois... Comment te sens-tu maintenant ?

Je n'ai pas répondu tout de suite, laissant d'abord sa question résonner dans mon casque. Puis j'ai haussé les épaules.

— Je ne sais trop.

— On aura amplement le temps d'en parler plus tard. Si on s'en tire.

Je l'ai regardé. Il avait un petit sourire satisfait.

— Vous n’êtes pas très rassurant, Herb. Au fait, quel est votre plan de rechange ? Je veux dire : au cas où notre petite expédition échouerait ?

— Écoute, soit notre expédition réussit, soit nous mourons au champ d’honneur.

— Comme plan de rechange, j’ai déjà vu mieux.

— Il ne diffère pas tellement de ta décision de provoquer l’écrasement de ton avion, sauf que, là, ce n’est qu’un plan de rechange.

Le soleil levant éclairait de plus en plus le sol. Je n’espérais pas apercevoir Brett et sa bande, mais je distinguais pas mal de choses. Des maisons constellaient le paysage obscur. Certains propriétaires s’étaient ligués, formant à plusieurs de petites enclaves clôturées et barricadées. D’autres résidences n’étaient plus que des coquilles calcinées. S’il n’y avait aucun mouvement dans les rues, ce n’étaient pas les véhicules qui manquaient. Toutes les voitures, tous les camions récents avaient été rendus inutilisables par le virus qui avait attaqué leurs systèmes informatisés. Des centaines, voire des milliers de véhicules équipés d’un système informatique jonchaient les rues, immobiles, indifférents.

Quelques familles vivaient là, quelques groupuscules luttaient pour leur survie au milieu du chaos et de la violence qui s’étaient abattus sur tout.

Ces gens-là iraient bientôt chercher de l’eau ou travailler au jardin. J’espérais qu’aucun d’eux, qui s’efforçaient innocemment de survivre, n’aurait à affronter Brett et sa bande, car ceux-ci n’hésiteraient pas à les dépouiller de tout ce qu’ils possédaient, à commencer par leur vie.

— Que Brett ait voulu m’enlever, ai-je dit, je peux le comprendre, mais je ne sais pas pourquoi il voulait tant vous tuer, vous.

- Je crois que c'était un compliment.
- Comment ça ? Vouloir vous tuer serait un compliment ?
- J'étais dangereux pour lui. En m'éliminant, il repoussait le danger. D'une certaine façon, nous sommes en train de lui rendre la politesse.
- Croyez-vous qu'il est déjà arrivé ?
- C'est possible, a répondu Herb, si lui et ses hommes ont pu s'emparer d'un véhicule. À pied, c'est un trajet de cinq ou six heures. Dans ce dernier cas, nous serons partis depuis longtemps quand il arrivera.
- Donc, nous ne le tuons pas.
- Mais notre action *pourrait* entraîner sa mort.
- Comment ?
- La bombe occasionnera des dégâts majeurs et fera beaucoup de victimes.
- Je ne saisis toujours pas. Si Brett n'est pas là, comment la bombe pourrait-elle le tuer ?
- Quand il arrivera enfin sur les lieux du carnage, j'espère que les survivants l'en croiront responsable et qu'ils agiront en conséquence.
- Autrement dit, vous espérez qu'ils se tourneront contre lui.
- Exact. Je ne pense pas que les survivants auront envie de lui faire un procès équitable ou de simplement le jeter en prison. J'espère plutôt qu'ils lui tireront une balle dans la tête dès son arrivée.
- Est-ce que, selon vous, ç'a été une erreur de notre part de l'arrêter au lieu de le tuer ?
- Ç'a été *mon* erreur. J'aurais dû le tuer ce soir-là, quand nous l'avons affronté. En finir une fois pour toutes.

— Mais vous n'avez pas pu le faire.

— J'aurais pu le faire. J'aurais *dû* le faire. Ces gardiens morts et leurs familles paient le prix de mon indécision, de ma faiblesse, de ma...

— De votre esprit de justice et de votre compassion, ai-je dit pour l'empêcher d'aller plus loin.

— L'esprit de justice et la compassion sont parfois des faiblesses. La compassion nous empêche de tirer, et si on ne tue pas, on est tué. Nous ne savons pas encore quel prix nous coûtera mon erreur.

— Brett pourrait décider de nous ficher la paix.

— Il ne nous fichera jamais la paix tant qu'il vivra ou tant que nous vivrons. Ou tant qu'il n'aura pas détruit notre quartier.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— J'en suis absolument sûr. Je sais comment fonctionne le cerveau des hommes comme lui, ce qu'ils ressentent... ou ne ressentent pas. Il faudrait qu'il soit à deux mètres sous terre pour ne pas revenir nous hanter. J'espère bien l'y mettre.

Jamais je n'avais vu Herb si furieux ni si avide de sang.

Le soleil commençait à pointer à l'horizon, boule de feu d'un orange vif, éclatant, qui dégageait une lumière suffisante pour que le sol soit parfaitement visible. Nous suivions la trajectoire la plus courte entre notre quartier et la base de l'ennemi, une distance de cinquante-cinq kilomètres. Brett était quelque part en bas. Il était impossible qu'il ne nous voie pas, puisqu'il n'y avait aucun autre aéronef dans ce secteur. J'ai éprouvé une certaine satisfaction à l'idée que notre vue le dérouterait. Pourquoi étions-nous toujours là-haut ? Pourquoi n'avions-nous pas encore atterri à la base ? Devinerait-il que ses hommes étaient morts et que j'étais libre ? Qu'au lieu de devenir ce prisonnier

qu'il pourrait tourmenter et tuer, je serais celui qui les terrasserait, lui et nos ennemis ?

Nous avons volé sans rien dire pendant quelques minutes.

— Je veux que ton approche soit lente et à basse altitude, a finalement lancé Herb.

— Et ensuite ?

— S'ils ouvrent le feu, effectue une manœuvre évasive pour nous sortir de là au plus vite. S'ils ne tirent pas, prépare-toi à atterrir.

Pour la première fois de ma vie, j'ai eu envie qu'on me tire dessus.

J'ai aperçu la base au sud-est. C'était une vaste zone industrielle traversée par une large voie de circulation recyclée en piste d'atterrissage et bordée de constructions de dimensions variées. Une haute clôture métallique surmontée de barbelés l'encerclait.

Herb, qui inspectait le sol à l'aide de jumelles, distinguait des détails que je ne pouvais pas voir.

— Il y a quelque chose ? ai-je demandé.

— La clôture d'enceinte a été réparée. Je ne vois rien d'autre.

— Il n'y a peut-être rien d'autre.

— Je suis sûr qu'ils font en sorte qu'on ne puisse rien voir du haut des airs. Ils veulent récupérer le Cessna, mais ce n'est pas tout : ils veulent aussi nous empêcher de le reprendre.

— Je vais atterrir depuis le nord en direction des baraquements.

— Est-ce que tu auras assez de place pour redécoller ?

— Je ne sais pas. Je devrai peut-être faire demi-tour et repartir par où je suis arrivé. Faut-il que je m'arrête complètement ?



LA

RÈGLE DE TROIS

Tome 3 - Survivre coûte que coûte

Depuis que les ténèbres ont pris possession de son quartier, Adam Daley a perdu son insouciance d'adolescent. Catapulté dans l'univers menaçant des adultes, il a grandi trop vite, trop durement. Malheureusement pour lui, les ennuis ne font que commencer... Les ennemis sont de plus en plus nombreux; le plus menaçant d'entre eux, tapi dans l'ombre, attend patiemment le moment d'écraser tous les efforts déployés par Adam et ses alliés. Pour survivre dans un monde aussi hostile, il faut être prêt à passer du camp de la proie à celui du chasseur. Ainsi, à l'heure la plus noire, Adam devra faire des gestes qui le transformeront à jamais.

